

ANTIRESSE

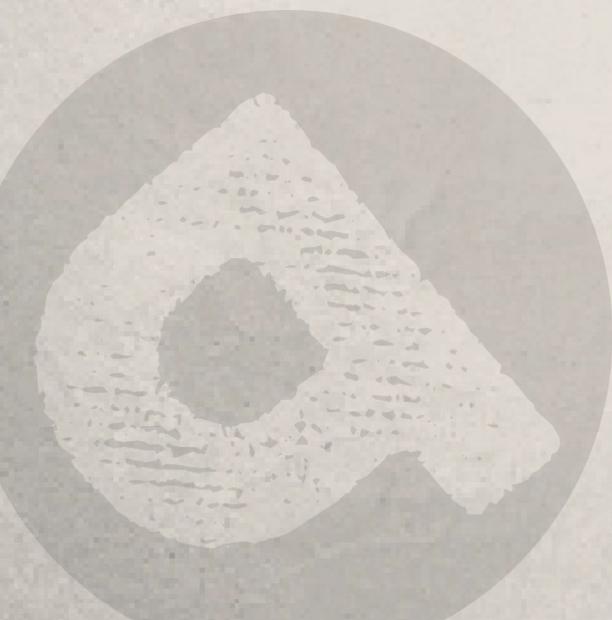
Observe • Analyse • Intervient

Leçon de danse grecque

Les lapsus du président

**Des autoroutes neuves...
pour quelles voitures?**

Liège-Donetsk-Liège



N° 395 | 25.6.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Une leçon de danse grecque (1)

OU COMMENT, EN EXPLORANT L'IMPASSE OÙ S'EST FOURRÉE LA GRÈCE, L'ON EN VIENT À COMPRENDRE LA TRAGÉDIE EUROPÉENNE DANS SON ENSEMBLE. ENCORE FAUT-IL, POUR UNE TELLE EXPÉDITION DANS LES COULISSES DE LA POLITIQUE, DISPOSER DES BONS GUIDES...

Cet entretien à trois voix, le plus ample que nous ayons jamais produit à l'Antipresse, le plus fouillé aussi au sujet d'une situation particulière, est parti d'un canular. Plus exactement, de l'incrédulité qu'il m'a inspirée.

Il semble désormais admis en Europe que les dirigeants se comportent comme des débilés mentaux ou des enfants de cinq ans. C'est l'une des manifestations les plus ostentatoires de la «nouvelle normalité» où nous vivons. Cette génération de bouffons à grelots s'est imposée si rapidement, si subrepti-

cement, que personne n'a vraiment réagi. L'exception est devenue la règle du jour au lendemain. Dès lors, les citoyens disciplinés ont pris l'idiotie pour la nouvelle compétence.

Or, je suis sans doute trop vieux, ou pas encore assez: la bêtise rutilante m'étonne encore. En particulier quand elle affecte les responsables politiques du Sud-est européen, chez qui l'astuce, la maturité et un permanent qui-vive étaient toujours une seconde nature — et la seule garantie de survie. Dans le tumulte de la surenchère rhétorique qui ne cesse

d'aggraver la guerre en Ukraine, l'indiscrétion idiote du maire d'Athènes n'a pas soulevé beaucoup de commentaires: elle est passée, pour ainsi dire, inaperçue. Un maire grec arrangeant avec un maire polonais une contrebande de missiles de DCA à destination de Kiev, quoi de plus banal? Circulez! Et l'on circula. Quelques-uns, tout de même, sont tombés en arrêt. Parce que le maire polonais, au nom imprononçable, n'était ni maire ni polonais: c'était un imposteur russe, auteur d'un *hacking* habile et systématique de la nomenklatura occidentale. Que le maire grec n'était pas qu'un simple maire, mais le rejeton d'une dynastie d'oligarques qui «tient» ce pays par droit de naissance et le neveu du Premier ministre en exercice. Que la confiance irréfléchie du sous-Grec au pseudo-Polonais représentait une trahison multicarte: de l'intérêt national, des engagements internationaux du pays, de la confiance familiale et de la plus élémentaire prudence politique (j'en ai du reste déjà parlé dans «*Désintoxidentalisation*», AP392). Mes lecteurs français, et même suisses, me diront: bah, on en a vu d'autres! C'est vrai. Mais vous n'êtes pas en Grèce. Vous n'avez pas la Sublime Porte sur votre seuil. On ne vous a pas arraché un bout de territoire, à Chypre, en attendant d'avaler le reste et en vous arrosant de vagues de migrants en guise d'amuse-bouche. Et vos «amis» européens ne vous ont pas soumis, sous le prétexte patelin d'un programme de sortie de crise, à un pillage en

règle. Vous ne devez pas faire chaque matin le compte fébrile des alliés, ou du moins des non-ennemis, qui vous restent. Vous ne pouvez donc pas comprendre le tort que ce fils à maman a fait à son pays en divulguant à *des inconnus* le parjure de l'oncle Premier ministre, qui avait publiquement promis de ne pas nuire militairement à une puissance qui compte beaucoup dans la région: la Russie.

J'aime de tout cœur ce pays, berceau de notre civilisation. Je m'y sens comme chez moi — un chez moi à l'abri des ravages du temps et des contingences. Je me souviendrai toujours de la boule qui m'avait serré la gorge lorsque je suis descendu du vol d'Aegean Airlines après mon premier séjour en Grèce et que l'hôtesse m'a dit «*geia sas*» comme on prend congé d'un proche. Lorsque l'OTAN bombardait la Serbie, c'est Mikis Theodorakis, et non Cabrel ou Bob Geldof, qui a organisé un grand concert de soutien au peuple serbe, et ce sur la place centrale d'Athènes. Sa musique, pour moi, est à la fois la signature inimitable d'un génie national et un hymne universel à la liberté. Bref, la Grèce, pour moi, c'est l'Europe, dans sa version la plus essentielle, la plus durable, et quand la Grèce plie, c'est que l'Europe casse. Or voici que la Grèce s'étale, piteusement, au pied des Américains et de leurs caporaux. Au mépris de sa dignité, de ses intérêts — et même du bon goût qu'elle avait jadis de poser une voilette de pudeur sur ses compromissions.

Consterné par cette dégringolade, je m'en suis ouvert à John Helmer, qui — c'est le moins que l'on puisse dire — n'est pas tombé de la dernière pluie. Les affaires helléniques ne s'expliquent pas en une phrase, m'a-t-il fait comprendre, et il a proposé d'inclure Alexander Mercouris dans la conversation. Aussitôt, partant d'un fait divers d'actualité, la conversation s'est déployée en spirale pour aborder tous les sujets qui nous concernent aujourd'hui: les opérations clandestines des services secrets, les coulisses des programmes d'armement, l'alliance d'opportunité russo-turque, la résistance des petits pays et la volonté des grands, l'internationale orthodoxe, la «régence» américaine en Europe, la corruption des élites et le règne des sous-apparatchiks... pour finir sur l'immortelle danse de Zorba sur une plage de Crète! Au débotté, sur un canevas très large que j'avais proposé, nous avons enregistré près de deux heures d'entretien que je comptais résumer en un article. En le réécoutant, je me suis rendu compte que ce serait impossible, tant ces échanges regorgeaient d'informations inédites, de subtilités et de connaissance profonde. Cela tient bien entendu, en premier lieu, à la qualité et à l'expérience de mes interlocuteurs. Qu'il me faut ici présenter en quelques mots. *John Helmer*, né et élevé en Australie, est le plus chevronné des correspondants étrangers en Russie. Son blog *Dances with Bears (Danse avec les Ours)* est réputé comme l'une des sources

de référence sur la géopolitique et l'économie de l'espace russe. Mais il a également été le conseiller et l'ami du Premier ministre grec Andreas Papandreou dans les cruciales années 1980, quand la Grèce effaça en quelques années des décennies d'arriération, de dépendance et de dictature. John se définit comme un *philhellène* d'âme et de cœur.

Avocat londonien, cofondateur avec Alex Christophorou de la plateforme d'analyse géopolitique *The Duran, Alexander Mercouris* baigne depuis son enfance dans le chaudron de la politique grecque. Son père, Spyros, était l'un des fondateurs du Pasok, le mouvement socialiste panhellénique, et sa tante la grande actrice et ministre de la Culture Mélina Mercouri.

L'un comme l'autre, John et Alexander me semblent proches d'une gauche populaire et souverainiste. Leurs réflexions sur la Grèce ont pour arrière-plan la dépossession et l'asservissement de l'Europe dans son ensemble. En déroulant le labyrinthe hellène dont ils connaissent tous les méandres et les portes dérobées, ils nous parlent de notre propre destin. J'ai donc transcrit et traduit leurs paroles in extenso, me contentant çà et là d'ajouter quelques liens explicatifs quant aux personnages mentionnés. Ce long entretien paraîtra en mini-feuilleton sur plusieurs numéros de l'Antipresse. J'y ajouterai une postface à la fin du dernier épisode. Nous entrons donc dans un récit tout différent de l'histoire récente,

un récit elliptique, allusif, parfois déroutant, mais qui restitue la pâte et la chair des événements vus de l'intérieur. J'espère que les lecteurs de l'Antipresse trouveront autant de plaisir et d'intérêt à découvrir ces sagaces délibérations que j'en ai eu moi-même à les enregistrer.

NOTA BENE

La bande-son originale anglaise de cette conversation est déjà disponible sur le blog de John Helmer, avec quelques commentaires bien affûtés.



PREMIÈRE PARTIE: DES MISSILES COMME MONNAIE D'ÉCHANGE

Conversation avec John Helmer et Alexander Mercouris, 13 juin 2023.

DIGRESSIONS PRÉALABLES

JOHN HELMER

Mon sentiment est que la Grèce n'est pas la seule parmi les petits pays à devoir se défendre à la fois contre ses amis et ses ennemis. Et n'oublions pas que l'homme qui est venu en Grèce après avoir fomenté le coup d'État en Ukraine en 2014 était Jeffrey Pyatt. Vous avez donc l'un des principaux putschistes américains qui devient ambassadeur au moment où Tsipras est Premier ministre. La Grèce peut-elle résister à ce genre de choses? Eh bien, nous allons innover

si nous essayons ici de le démêler. Par ailleurs, de mon point de vue, les Russes ont toujours soupçonné que la Grèce n'était qu'un porte-avions américain. Et la plupart du temps, ils avaient raison.

ALEXANDER MERCOURIS

En effet.

JOHN HELMER

Aujourd'hui, ils ont raison, mais avant, ils avaient tort.

SLOBODAN DESPOT

Il y a là évidemment deux choses: la signification de la Grèce dans le plan occidental et les relations impériales que la Russie entretient avec l'autre grand empire de la région. Je pense qu'ils se

comprennent, les Russes et les Turcs, parce que ce sont deux empires.

JOHN HELMER

Je ne suis pas d'accord, mais vas-y, Alexander.

ALEXANDER MERCOURIS

C'est le cas: ils ont eu des périodes. L'actuelle période de bonnes relations entre eux n'est pas une première. À l'époque de Kemal Atatürk, ils étaient également bons amis. Ce qu'il faut comprendre de cette époque-là, c'est que Kemal avait entrepris de répudier l'impérialisme. Les choses sont donc complexes, mais il est certain que la Russie est une grande puissance. La Turquie est une *presque grande* puissance en devenir. La Grèce, bien sûr, ne l'est pas. Or la Turquie a une importance stratégique pour la Russie à l'heure actuelle qui, vous le savez, ne peut être négligée. Mais je dois aussi dire que nous avons nous-mêmes en Grèce, à mon avis, créé certains de ces problèmes dans nos relations avec la Russie, parce que, que ce soit à cause de la pression américaine ou pour toute autre raison, nous n'avons pas agi ces dernières années pour développer ces relations. Je ne sais pas si cela aurait fait une différence en fin de compte, mais notre gouvernement actuel, celui de Mitsotakis, est extrêmement proaméricain. Comme le genre de personnes que je côtoyais en Grèce et qui étaient du côté opposé, ce qui est curieux parce que ma famille avait un pied dans chaque camp. Mon père, ma tante étaient très Pasok, comme beaucoup d'autres personnes. Ceci dit, la plupart des gens de la bonne société que je côtoyais étaient très, très anti-Pasok. Et ces gens ont toujours été très proaméricains. Ce sont toujours eux qui, bien sûr, détiennent le pouvoir en Grèce, ou du moins l'ont détenu. Il y a eu des périodes où ce n'était pas le cas, mais en ce moment, ils sont de retour au

pouvoir. Nous pourrions donc peut-être en parler.

LE MAIRE D'ATHÈNES EST-IL UN IDIOT?

SLOBODAN DESPOT

Tout d'abord, merci beaucoup à vous deux d'avoir pris le temps de discuter d'un sujet qui n'est pas en tête des priorités. Beaucoup de gens ne pensent pas à la Grèce et ne comprennent pas ce qui se passe dans le sud-est de l'Europe. La première chose qui m'a poussé à initier cette discussion est en réalité un canular. Il s'agissait du canular qui a piégé le maire d'Athènes. Et je me suis demandé comment l'élite d'un pays — pas seulement de la Grèce, bien sûr, ils sont tous pareils partout — pouvait en arriver à un tel niveau d'irresponsabilité et de stupidité. En deux mots: M. Bakoyannis, le maire d'Athènes, a répondu à un appel très bizarre. Je ne peux pas imaginer que quelqu'un prenne le téléphone et appelle le maire d'Athènes pour lui dire: «Écoutez, je suis le président des États-Unis (ou le maire de Varsovie) et je veux vous parler». Et que l'autre réponde: «d'accord». Enfin, ils ont une secrétaire. La secrétaire était censée dire: «Laissez-nous votre numéro de téléphone, nous vous rappellerons» avant d'aussitôt vérifier le numéro. Comment de telles choses peuvent-elles se produire? Une telle trahison? Il s'agit d'une trahison familiale, car il est évident qu'il a appris ces choses de son oncle, le Premier ministre.

JOHN HELMER

Attendez une minute. Nous ne savons pas qui aide Vovan et Lexus, mais je pense que nous pouvons dire avec confiance que c'est le KGB (FSB). Les services possèdent d'abord les numéros de téléphone, donc quand les gens arrivent sur cette ligne, ils pensent que c'est une ligne privée et qu'ils sont en sécurité. Je me souviens que lorsque j'ai dû emprunter une ligne de ce type, qui venait en fait de Moscou, nous

utilisations des mots de passe pour la sécuriser. Nous étions donc plus prudents à l'époque, dans les années 1980. Mais ce type, tout d'abord, il n'est qu'un maire, et il croit qu'il parle à l'un de ses alliés, le maire de Varsovie. Ensuite, certains Grecs ont une affection particulière pour les Polonais. C'est normal. Certains d'entre eux ont des liens de parenté. La mère d'Andreas Papandreou, par exemple, était Polonaise. Mais, ensuite, on me dit qu'il est bête. Il est titulaire d'un diplôme d'Oxford et d'un diplôme de Harvard, il a donc converti sa bêtise en diplômes. Je ne sais pas, Alexander, si tu as entendu la même chose: c'est sa mère qui est intelligente, et c'est elle qui le pilote vers le poste de Premier ministre. L'idée est que Dora Bakoyannis veut faire de son fils Kostas un remplaçant de Mitsotakis. C'est ce qui se passe aujourd'hui: les fils à maman sont partout.

Ce qui est intéressant, c'est qu'ils ont réussi à le convaincre. Et il n'était pas le plus stupide du lot. Ben Wallace, le secrétaire à la défense du Royaume-Uni, le président Duda de Pologne, tous sont tombés dans le panneau. Les Russes savent donc comment procéder. Ils ne nous diront jamais comment ils s'y prennent, mais ils y arrivent. Pour être juste envers Bakoyannis, il n'est pas le seul à avoir trahi la Grèce. L'histoire de ces S-300 qu'il veut livrer à Kiev, c'est que Simitis, le Premier ministre du Pasok – le vrai petit lâche de la Grèce des années 90 – a forcé la main au gouvernement chypriote après l'avoir incité à acheter ce matériel conformément aux réquisitions du ministère de la Défense d'Athènes. Le système était destiné à Chypre, mais les Turcs ont froncé les sourcils et Simitis a battu en retraite. Ces S-300, d'un vieux modèle, ont donc été déplacés en Crète occidentale, où ils ne risquaient pas de menacer les Turcs. Il s'agissait là d'une

grave trahison de la part de Simitis, qui a cédé aux Américains et aux Turcs.

Bakoyannis a simplement dit: nous allons baiser les Russes en utilisant les Polonais pour faire passer les missiles en douce. Comme si les Russes étaient des idiots. Mais Bakoyannis n'est que le dernier en date à jouer du S-300 de cette manière. Il fallait le dire.

ALEXANDER MERCOURIS

Je n'ai rien à ajouter à ce qu'a dit John. Je suis tout à fait d'accord. D'ailleurs, Bakoyannis n'est pas, comme j'aime à le dire, la lame la plus affûtée du lot. Ce n'est pas une personne particulièrement compétente, capable ou intelligente. Il est là où il est parce qu'il a de la famille. Sa mère est une force politique en Grèce et c'est là son seul atout, pour être tout à fait clair. Mais bien sûr, en Grèce, cela compte encore énormément, vous savez, d'être appuyé de cette manière. Et pour être juste envers Bakoyannis, il n'est pas le seul pigeon, comme John l'a souligné à juste titre, à se faire prendre de cette manière. Il s'agit d'une opération de subversion extrêmement habile et intelligente, très efficace et très embarrassante menée par les Russes. Leurs agences de renseignement y ont mis du leur, je n'ai aucun doute là-dessus, et cela a incroyablement bien fonctionné. Cela montre que les Russes sont capables de garder une longueur d'avance sur le contrôle des communications, mais aussi cela illustre l'incompétence fondamentale de la classe politique européenne en général, qui ne cesse de tomber et retomber dans le panneau. On aurait pu penser qu'ils auraient fait passer une consigne de prudence et de discrétion: «Assurez-vous de bien savoir à qui vous parlez». Mais non.

JOHN HELMER

Ils devraient instaurer un mot de passe. Un détail qui m'a semblé incroyablement stupide, c'est cette allusion, à la fin, au

bois de chauffe. C'était brillant! Je ne sais pas si vous avez le texte sous les yeux, j'ai tweeté à ce sujet. À la toute fin, le «Polonais» (je suis désolé, je n'arrive pas à prononcer son nom) dit: «Nous vous demandons de nous fournir du bois de chauffe». Attendez un peu! C'est la Pologne qui a des forêts, de l'eau et de la pluie. Athènes, en Grèce, n'a pas de réserves de bois de chauffe en abondance. Cela dit, tout marché de ce genre est un marché pourri. Tant du point de vue grec que du point de vue polonais, je l'interpréteraient comme une demande de pot-de-vin.

ALEXANDER MERCOURIS

Tout à fait d'accord. C'est exactement ce qui s'est passé.

SLOBODAN DESPOT

C'était ça, le mot de passe. J'en suis certain.

JOHN HELMER

Il faut être incroyablement bête pour dire de telles choses au téléphone. Mais il avait le profil de l'emploi.

SLOBODAN DESPOT

Il s'est passé quelque chose de très similaire avec le canular qui visait François Hollande. Si vous vous souvenez bien, Hollande, croyant parler avec Porochenko, a évoqué une éventuelle venue à Kiev avec une curieuse hésitation. Je ne me rappelle plus exactement les termes...

JOHN HELMER

Oui, il a pudiquement dévié le regard en bredouillant quelque chose d'assez étrange.(1)

SLOBODAN DESPOT

Il semble donc que ces allusions soient assez normales dans les discussions communes. Je veux dire que c'est peut-être le contenu essentiel de tout ce qu'ils ont à se dire, le bois de chauffe, les accords, ces choses-là.

ALEXANDER MERCOURIS

Si nous parlons de la Grèce, je dois dire que ce n'est pas tout à fait inhabituel ou sans précédent. Il y a eu des périodes dans la Grèce moderne avec beaucoup moins de choses de ce genre qu'aujourd'hui. À l'époque d'Andreas, je ne pense pas que les choses auraient été aussi simples que cela. J'ai en tout cas eu l'impression que ce n'était pas un gouvernement où il y avait énormément de corruption, même s'il y en avait sans doute.

JOHN HELMER

Il y en a certainement eu: le ministre de la Défense.

ALEXANDER MERCOURIS

Exactement, j'allais dire le ministre de la Défense. On ne peut pas dire que cela ne s'est pas produit. Mais aujourd'hui, la corruption est beaucoup plus visible et beaucoup plus ouverte en Grèce qu'elle ne l'a été jadis. Bien sûr, l'UE a lancé une prétendue campagne visant à la réduire qui a fini, sans surprise, par l'aggraver. Et encore une fois, je ne veux pas insister sur ce point, mais les personnes qui dirigent la Grèce aujourd'hui, on peut s'attendre à ce qu'elles soient plus enclines à ce genre de choses. Dans quelle mesure cela est-il vrai dans l'ensemble de l'Europe? J'ai l'impression qu'en Grande-Bretagne, la corruption est devenue beaucoup plus commune. Elle était très rare auparavant. Je connais moins bien la situation dans les autres pays d'Europe, mais je soupçonne qu'elle est assez semblable.

S-300, UN BOUCLIER GÊNANT

SLOBODAN DESPOT

Faisons toute la lumière sur cette affaire. Est-ce bien réel? Bakoyannis s'est-il simplement vanté ou son oncle Mitsotakis est-il réellement prêt à céder les S300 à Kiev et à acheter des Patriots à la place?

JOHN HELMER

Cette affaire a été débattue au parlement grec. La presse n'a pas précisé si l'accord avait été conclu. Mais il faut dire aussi qu'une grande partie des relations gréco-américaines, ainsi que celles qui lient l'OTAN à la guerre en Ukraine, reste cachée. La relation de défense entre les États-Unis et la Grèce est recouverte par le secret. Elle ne l'était pas dans les années 1980, quand on a découvert qu'elle impliquait les armes nucléaires. À mon avis, la partie secrète de l'accord comprend encore des armes nucléaires. Mais nous n'en savons rien. Avec cette affaire, Bakoyannis a laissé entendre qu'il y avait un accord. D'autre part, pour être justes envers lui et la Grèce, beaucoup d'annonces de livraisons d'armes — celles concernant les F-16, les chars britanniques, les chars Abrams... — sont présentées dans la presse comme si elles étaient imminentes, mais elles peuvent en fait arriver avec un certain délai. Or l'Ukraine sur le champ de bataille ne peut pas se permettre de délais. Les annonces conçues pour donner l'impression que les pays X et Y — la Grèce, la Grande-Bretagne, la France, etc. — font tout leur possible aussi longtemps qu'il le faudra sont donc des opérations de relations publiques. Nous ne pouvons donc pas être tout à fait sûrs que ces armes seront déployées jusqu'à ce qu'elles le soient effectivement, et nous saurons qu'elles l'ont été quand que les Russes viendront, frapperont et détruiront les systèmes de radars. Ces systèmes particuliers, les S-300, sont dotés de plus



d'une centaine de missiles. Donc, si les Grecs envoient tout le paquet (il y a quatre systèmes, 32 lanceurs, 175 missiles), leur restera-t-il quelque chose en Crète? J'en doute. Cela fait beaucoup de matériel.

Les communiqués de la défense russe indiquent qu'ils ont frappé toutes sortes de systèmes de guidage de missiles et qu'ils ont certainement détruit les Patriot. L'acquisition de Patriot à l'heure actuelle est l'achat le plus stupide que l'on puisse faire. Or la Grèce va devoir payer pour cela. Ce n'est pas un cadeau, de la part des Américains.

SLOBODAN DESPOT

Qu'en est-il alors de la menace turque?

ALEXANDER MERCOURIS

Permettez-moi tout d'abord de dire que je n'ai absolument aucun doute sur le fait que ces S-300 finiront en Ukraine. L'accord est conclu, j'en suis convaincu. Il a peut-être été repoussé parce qu'on a eu des élections et que cela n'aurait pas été populaire. Il a donc fallu attendre la fin de la période électorale pour rendre la décision publique. Mais une fois les élections passées, d'une manière ou d'une autre, tous ces missiles vont se retrouver en Ukraine. C'est clair comme bonjour. Et John a tout à fait raison: il dit qu'une centaine de missiles peut sembler beaucoup, mais le système Patriot en Ukraine

a tiré 32 missiles en l'espace de deux minutes.

Je ne pense donc pas que cela change quoi que ce soit au cours de la guerre. Mais ce n'est pas la seule raison de ce transfert. Du côté américain, il s'agit également d'un test de loyauté. C'est une manière de dire aux Grecs: écoutez, vous devez donner ces missiles, et nous insistons pour que vous le fassiez. Et le gouvernement grec donne ses missiles parce qu'il veut prouver aux États-Unis qu'il est un allié loyal. Toute idée de refus — parce que l'opinion publique grecque n'est plus si favorable à l'Ukraine — est exclue. Par ailleurs, ce n'est peut-être pas très important dans la situation actuelle, mais les deux parties sont conscientes de la menace turque. Je pense que la menace turque est réelle, mais je doute qu'elle soit une priorité du même rang du gouvernement actuel. Il est beaucoup plus important pour les gouvernants de rester aux côtés des États-Unis. Et puis, beaucoup de gens en Grèce pensent qu'en fin de compte, nous n'avons pas à nous inquiéter de ce que fait la Turquie tant que nous sommes amis avec les Américains: ils nous protégeront.

GRÈCE, RUSSIE, TURQUIE

SLOBODAN DESPOT

Cela veut dire qu'ils pensent que les Américains ont toujours barre sur la Turquie, ce qui n'est peut-être pas le cas.

JOHN HELMER

Cela aurait pu être le cas si M. Erdoğan n'avait pas été réélu ou s'il avait été atteint d'une maladie mortelle et était décédé rapidement. Mais le fait est qu'il n'y a pas de contrôle américain sur Erdoğan. D'autre part, ne nous laissons pas bernier par la presse américaine: les Russes ne le contrôlent pas non plus. Et il y a toujours eu une très grande différence d'appréciation des Turcs de la part des militaires et des diplomates russes. N'oublions pas

que les Turcs ont assassiné l'ambassadeur Karlov, et ensuite abattu l'exécutant. Mais la manière dont les Turcs se sont comportés dans l'enquête sur l'assassinat de l'ambassadeur Karlov est dégoûtante. Et tous les Russes impliqués dans cette affaire, qu'ils soient au ministère des Affaires étrangères ou au Kremlin, au ministère de la Défense ou à l'état-major, le savent.

L'état-major s'inquiète depuis longtemps du comportement des Turcs. Rappelez-vous lorsqu'ils ont tendu une embuscade au Sukhoi-24 avec un F-16 et qu'ils ont assassiné l'un des pilotes qui s'était éjecté, laissant les coupables s'en tirer à bon compte. Jadis, l'Union soviétique aurait traqué ces types, les aurait découpés menu et les aurait renvoyés en pièces détachées au président turc, comme le sultan avait l'habitude de se faire livrer quand il voulait la tête d'un ennemi. Cela a causé une véritable affaire politique en Russie. Mais d'un côté, vous avez une opération de lobbying turque très efficace, bien plus efficace que tout ce que les Grecs ont jamais tenté auprès du Kremlin. Et cela fonctionne. De l'autre, les milieux diplomatiques et militaires ne leur font pas confiance. Et comme l'a dit Alexander, il y a ce point de vue traditionnel, datant de l'époque de Lénine, selon lequel les kéralistes sont potentiellement loyaux. Il y a donc de nombreuses divergences internes sur la manière de se comporter. Personne n'aime Erdoğan à Moscou, et tout le monde comprend que les deux pays sont en désaccord en Libye, à Alexandrette, dans la partie nord de la Syrie et dans beaucoup d'autres endroits. Mais le fait est qu'il est nécessaire de maintenir une alliance stratégique sur le gaz, de créer des relations stratégiques pour résister aux sanctions, etc. Sur cette base, je pense que Poutine en est venu à tempérer son enthousiasme pour la Turquie en tenant compte des réalités

qu'Erdoğan lui présente. Il sait qu'il dîne avec le diable.

Ce qui est regrettable, c'est parce que les Grecs n'ont jamais rien proposé de comparable. Certes, la Grèce n'a pas grand-chose à exporter vers la Russie. Alors que la Turquie peut vendre des produits agricoles, des fruits, des légumes, la Grèce a des pêches, et c'est à peu près tout. Par ailleurs, il y a quelques années, la Turquie était en concurrence avec la Grèce pour la livraison de pétrole par oléoduc à Alexandroupoli. Cela n'a pas fonctionné. La Grèce n'a pas fait de lobbying efficace et Sechin, le patron de Rosneft, a opté pour les relations gazières avec la Turquie plutôt que pour les relations pétrolières avec la Grèce. Il n'y a pas d'oligarques grecs, à l'exception de Savvidis, qui est un marchand de tabac et qui est plus intéressé par le football grec que par un rôle en Russie.

Si vous voulez influencer notre gouvernement, vous n'avez qu'à prendre exemple sur Washington. Moscou devrait faire la même chose. Mais les oligarques russes ont davantage d'intérêts en Turquie. Il y a donc une réciprocité et d'énormes sommes d'argent en jeu. La Grèce n'a jamais rien entrepris d'efficace. Donc...

ALEXANDER MERCOURIS

Encore une fois, je suis d'accord avec tout ce que John a dit, sauf que je dirais que non seulement la Grèce n'a pas fait de lobbying, mais qu'elle n'a pas utilisé non plus les outils à sa disposition si elle avait voulu mener un véritable effort de lobbying en Russie, hors de toute considération sentimentale. Je pense que beaucoup de Russes ont un penchant sentimental pour la Grèce, mais je ne pense pas que cela affectera en fin de compte les décisions du Kremlin.

Cela dit, par exemple, la Grèce possède l'une des plus grandes marines marchandes du monde. C'est une marine très puissante. J'en sais quelque chose,

car j'ai été impliqué dans ces affaires-là. Les armateurs grecs avaient des contacts avec les armateurs russes, y compris à l'époque soviétique. À l'heure actuelle, il faut trouver des armateurs prêts à transporter du pétrole, organiser des flottes fantômes et ce genre de choses. C'est le genre d'affaires dans lesquelles les Grecs excellaient autrefois.

Je soupçonne qu'ils connaissent encore la chanson. En fait, je sais pertinemment qu'ils la connaissent, mais nous n'avons jamais tiré parti de tout cela. Nous ne sommes jamais allés voir les Russes pour leur dire: «Écoutez, nous sommes capables de vous offrir une aide que les Turcs ne peuvent pas vous offrir, et vous devriez peut-être essayer de rétablir un peu la balance entre eux et nous». Nous n'avons jamais vraiment fait d'efforts, parce que les gouvernements d'Athènes n'y ont jamais vraiment cru. Ils ont toujours considéré les Russes comme des gens avec qui l'on peut discuter, mais avec qui l'on ne peut pas travailler sérieusement. Nous nous sommes toujours appuyés sur Washington et, de plus en plus, sur Bruxelles.

Les Turcs, quoi qu'on puisse penser d'eux, ont toujours eu un point de vue différent. Ils n'ont jamais douté de l'importance de la Russie dans leurs relations, que ce soit dans des périodes d'hostilité extrême, que j'ai connues, ou dans des périodes comme celle-ci, où les relations commerciales sont devenues très fortes, ce qui, je le répète, n'est pas basé sur des considérations sentimentales. Poutine et Erdoğan ont probablement développé une sorte de confiance mutuelle, mais je pense que Poutine lui-même a admis à un moment donné qu'il trouvait très difficile de traiter avec Erdoğan.

JOHN HELMER

Je pense pouvoir illustrer ce que tu viens de dire. En préparant cet entretien, j'ai retrouvé une série de tableaux

rédigés par un Américain qui s'est donné beaucoup de mal pour documenter la manière dont le transport maritime grec, le trafic des pétroliers, s'est ingénié à contourner les sanctions. Il s'agit d'une situation très paradoxale où les capitaux grecs aident concrètement les Russes à déjouer les sanctions. Cela ne fait aucun doute. Les Grecs ont une longue tradition en la matière. Onassis a essayé de briser le monopole américain en Arabie Saoudite, et il y est parvenu, jusqu'à ce que les Américains l'attaquent et qu'ils attaquent le roi Saoud à l'époque, au milieu des années cinquante. Tu connais les armateurs grecs mieux que moi, mais l'un de mes emplois consistait autrefois à les observer à New York, à les rencontrer dans leurs clubs et à copiner avec eux: le fait est qu'ils détestent tout ce qui est de gauche en Grèce. Ils sont obsédés par le communisme. Ils détestent aussi les Russes, mais ils aiment l'argent. Quand l'occasion leur est offerte, ils la saisissent. Il y a moyen de gérer cette mentalité, mais les Soviétiques ne l'ont jamais trouvé. Et les Russes, ensuite, non plus. On ne peut pas corrompre ce genre de personnes. Tu as raison, il y avait là une opportunité. Les armateurs n'aiment pas les Russes, ne les ont jamais aimés et les détestaient même auparavant. Ils n'ont aucune raison de les soutenir aujourd'hui, mais ils accepteront

volontiers les commissions, les 30 %, les 40 % — les marges sont énormes —, et ils n'auront aucune loyauté envers les Américains dans cette situation. Néanmoins, les Russes n'ont pas su saisir l'occasion. Les Turcs, eux, savent mieux gérer la situation sur les plans humain, financier et commercial, ils savent tout simplement s'y prendre. Les Grecs non, de plus les Américains comprennent les armateurs grecs comme ils comprennent les gens d'Église grecs, un autre atout qui n'a pas été utilisé correctement. Les ecclésiastiques grecs de New York et les armateurs grecs de New York seront toujours hostiles à Moscou, à moins que Moscou ne fasse un geste dans leur direction.

/A suivre./

NOTE

1. La phrase exacte est à écouter attentivement: «Moi-même, euh..., j'aurai, euh... sans doute, euh... à venir en Ukraine à un moment ou à un autre...». Pourquoi un président à la retraite «aurait-il» à venir en Ukraine? Par quelle obligation? «Je voudrais» ne serait-il pas plus approprié? Le léger malaise qui émane de cette phrase indique — de la part d'un homme qui n'a plus aucune fonction officielle — un motif de voyage autre que le soutien à la «cause». (SD)



ENFUMAGES par Eric Werner

Les lapsus du président

UN CHEF D'ÉTAT DE L'UNION EUROPÉENNE A PROPOSÉ DE TRAITER LES RUSSES D'EUROPE COMME ON A TRAITÉ LES JAPONAIS AUX ÉTATS-UNIS EN 1942. CONCRÈTEMENT, QU'EST-CE QUE CELA VEUT DIRE? ET QUE NOUS RÉVÈLENT CES «DÉRAPAGES» AU SUJET DES INTENTIONS DU POUVOIR À NOTRE ÉGARD?

Le président tchèque Petr Pavel a dit il y a quelques jours qu'il voulait mettre les résidents russes vivant en Occident sous haute surveillance. Il a concrétisé sa demande en évoquant les camps d'internement créés en 1942 pour incarcérer les résidents japonais ou américano-japonais vivant aux États-Unis. «C'est le coût de la guerre», a-t-il précisé. Après, il a prétendu qu'on l'avait mal compris. Ce n'est pas du tout ce qu'il avait dit ou en tout cas voulu dire. Il ne voulait interner ni persécuter personne. Il ne faisait que plaisanter. Etc. Bien sûr. Sauf qu'il l'a dit quand même. En psychanalyse, on parle de lapsus ou d'acte manqué. À partir de là, on remonte la chaîne: instinct de

mort, paranoïa galopante, fragilités diverses et variées, etc.

La décision d'incarcérer les Japonais et Américano-japonais vivant aux États-Unis a été prise à la suite de l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, le 7 décembre 1941. Deux mois plus tard, le 19 février 1942, le président Franklin Roosevelt signa un ordre exécutif (l'ordre exécutif 9066), ordre aux termes duquel non moins de 110 000 personnes d'ascendance japonaise vivant dans les États de la côte Ouest des États-Unis (Oregon, Californie, Washington) furent déportées vers dix camps d'internement situés à l'intérieur même du territoire américain. Parmi elles, des immigrants de

première, mais aussi de deuxième et même troisième génération. En d'autres termes, cela n'avait rien à voir avec le passeport, mais avec la race. Beaucoup de ces gens avaient en effet le passeport américain. Ces camps d'internement ont subsisté jusqu'en 1945.

COMME DES RATS

Dans un livre publié en 1986, l'historien John Dower est revenu sur cet épisode volontiers occulté (comme tant d'autres, tiens donc!) de la Seconde Guerre mondiale(1). D'une manière générale, relève-t-il, la perception que les Américains de l'époque avaient des Japonais était celle d'êtres déshumanisés. Ils les considéraient volontiers comme des singes, des serpents, de la vermine, etc. Les Japonais «vivent comme des rats, se nourrissent comme des rats, agissent comme des rats», disait d'eux le gouverneur de l'époque de l'Idaho. On les a donc traités en conséquence. Des semaines et même des mois durant, après leur arrestation, ils ont été parqués dans des étables à bestiaux, le temps qu'on organise leur transfert vers les camps en question. C'étaient des camps d'internement et non d'extermination. Sauf que beaucoup d'officiels américains, à l'époque, ne faisaient pas mystère de leurs intentions

exterminatrices. Le Japon, disaient-ils, devait purement et simplement être rayé de la carte. Cette guerre était celle du bien contre le mal. La seule réponse possible au mal était la destruction totale du mal. Hiroshima et Nagasaki viennent sans doute de là. C'est au moins une interprétation possible.

Voilà donc les images qui habitent l'actuel président tchèque (ou en lui son inconscient, comme on voudra). Car quand il parle de camps d'internement, il parle aussi de ça: de la destruction totale du mal comme seule réponse possible au mal. Les camps d'internement s'inscrivent dans cette perspective. «C'est le coût de la guerre», dit-il. Effectivement, que n'est-on prêt à payer pour défendre la démocratie, les droits de l'homme, et surtout nos chères et sacro-saintes «valeurs»: celles, justement, que nous défendons depuis tant d'années en Ukraine (en particulier depuis le coup d'État proaméricain de Maïdan en 2014)?

Pour rappel, le président tchèque est un ancien général de l'OTAN. On n'occupe pas un tel poste à l'OTAN sans avoir fait dans sa vie un certain nombre d'allers-retours entre l'Europe et les États-Unis. Il n'y a pas de mal à cela. Mais je le relève quand même. Tout le monde sait l'intérêt que porte la CIA depuis les tout

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

débuts de son existence, dans les années 50, aux techniques de déshumanisation et à leur utilisation dans le cadre des différentes guerres que les États-Unis mènent à travers le monde pour défendre, encore une fois, la liberté et les droits de l'homme. Des camps d'internement où furent incarcérés les résidents japonais ou américano-japonais entre 1942 et 1945 aux prisons secrètes de la CIA, le chemin est moins long peut-être qu'on ne l'imagine. On pourrait aussi citer Guantanamo et le centre de torture d'Abou-Ghraib, dont Julian Assange a parlé en 2010 sur Wikileaks (d'où, entre-temps, sa propre incarcération dans un centre de «haute sécurité» en Angleterre).

LES ADJUVANTS DE L'ÉTAT POLICIER

Il y a différentes approches possibles de l'actuelle guerre en Ukraine. Il y a l'approche géopolitique, économique, militaire, civilisationnelle, etc. Mais il y a aussi l'approche policière. Sous cet angle, l'actuelle guerre en Ukraine s'inscrit en continuité directe avec la pandémie du Covid-19. Grâce au Covid-19, on le sait, les dirigeants ont pu aller très loin dans la mise en œuvre de leur programme d'extension de la surveillance numérique, avec à la clé plusieurs atteintes graves aux libertés individuelles, allant de l'imposition du pass vaccinal aux restrictions apportées à la liberté d'aller et venir, en passant par les interdictions professionnelles, l'abolition de la liberté thérapeutique du médecin, bien sûr aussi le renforcement

de la censure dans les médias, etc. Mais maintenant on a la guerre en Ukraine.

Laissons de côté les médias, ce serait un sujet en soi. La désinformation dans les médias officiels a atteint aujourd'hui un niveau tel qu'elle en devient presque contre-productive. De même, en effet, que trop d'impôt tue l'impôt, on pourrait dire que trop de propagande tue la propagande. En 1932 déjà, Montherlant écrivait: «Cette boîte vraiment infernale, ce coffret de Pandore qu'est un appareil de radio, quand de tous les points de l'univers des voix se mettent à mentir ensemble. Oui, vraiment c'est l'enfer»(2). Que dirait-il aujourd'hui?

Revenons-en aux camps d'internement. On a parlé plus haut de lapsus ou d'acte manqué. On pourrait en rester là et laisser le président tchèque à ses propres fantasmes, même criminels. Personnellement, je pense que ce serait une erreur. Il faut au contraire accorder à ces choses la plus grande attention. Car elles représentent un risque réel. Nul ne sait sur quoi débouchera un jour la guerre en Ukraine. Mais en elle-même, déjà, elle agit comme un puissant adjuvant de l'État policier. Il n'est pas sûr en ce sens que les fantasmes du président tchèque se limiteront toujours à n'être que de simples fantasmes. Ni qu'ils ne concerneront toujours que les seuls résidents russes en Occident. Aujourd'hui, ce sont les résidents russes qui sont concernés, demain ce seront aussi peut-être les militants antiguerre, ou même les opposants en général,

toutes catégories confondues. On est dans un processus évolutif. Chacun sait qu'en Pologne, il n'est déjà plus possible de critiquer l'élargissement à l'est de l'OTAN, ou encore les envois d'armes en Ukraine, sans que la police secrète ne s'en mêle et ne vous convoque pour un interrogatoire.

Je ne suis pas en train de dire que l'État profond américain a déclenché cette guerre dans le simple but de se créer une occasion de renforcer l'État policier. Ses motivations étaient nombreuses. Ce qui en revanche apparaît peu contestable, c'est que les dirigeants et leurs courroies de transmission en Europe savent bien saisir les occasions quand elles se

présentent. Et comme personne ne leur résiste, on ne voit pas pourquoi ils se gêneraient. Les saisies illégales de comptes bancaires en sont une illustration, une autre encore en est le verrouillage de l'information et l'imposition de la censure. Mais les incarcérations politiques et les camps d'internement s'inscrivent également dans cet horizon. Voilà à quoi nous conduit l'actuelle croisade antirusse, avec son cortège de violations en série du droit existant.

NOTES

1. John Dower, *War Without Mercy: Race and Power in the Pacific War*, Pantheon Books, 1986.
2. Henry de Montherlant, *Essais*, Pléiade, 1968, p. 1047.



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

De belles autoroutes... pour quelles voitures?

LA SUISSE VIENT DE S'OCTROYER UN CRÉDIT DE 14 MILLIARDS POUR L'ENTRETIEN ET LE DÉVELOPPEMENT DES AUTOROUTES. EN MÊME TEMPS, LA SUISSE EST LE SIÈGE DU WEF DE DAVOS, DE SA PSYCHOSE CLIMATIQUE ET DE SES PLANS DE DÉCROISSANCE. NE PERÇOIT-ON PAS LÀ-DEDANS COMME UNE DISSONANCE? A MOINS QUE LA SUISSE, DANS SA GRANDE INGÉNOSITÉ, AIT DÉCOUVERT LA SOURCE D'ÉNERGIE MIRACLE? NOUS NE POUVONS PASSER À CÔTÉ DE CE MYSTÈRE.

La Confédération suisse vient de faire un surprenant pari sur l'avenir. Sous l'impulsion de l'écologiste notoire M. Albert Rösti, ministre de l'environnement, des transports, de l'énergie et de la communication, nous allons consacrer 14 milliards à «entretenir et développer» les autoroutes. Il est vrai que nos autoroutes sont bien saturées et qu'on y roule à la queue leu leu, entre autres — justement! — à cause d'*incessants travaux d'entretien*. On frémit un peu à l'annonce de ce nouveau subside à la procrastination des bétonneurs. Mais c'est le volet «développement» qui intrigue. On va faire comment?

Doubler les voies pour fluidifier le trafic, sans élargir dans une même proportion les voies de circulation urbaines? Cela ne fera qu'enfoncer le bouchon dans la bouteille. Les malheureux pendulaires qui se rendent à Genève en voiture en savent quelque chose. Ce n'est pas l'autoroute qu'ils ont envie de dynamiter.

Mais cela n'est encore rien. Le développement des autoroutes est un projet à long terme. Or, dans une décennie ou un peu plus, nous serons censés vivre au coeur d'une Europe qui se serait, elle le promet du moins, débarrassée des moteurs

thermiques. Et l'on voit mal une petite Suisse enclavée au cœur d'un continent de voitures tamponneuses rester le paradis du V8. On peut donc se demander ce qui, dans dix ou quinze ans, va rouler sur ce nouveau réseau d'autoroutes. Plus exactement, à supposer même que l'on trouve assez de lithium et de cobalt pour ces dizaines de millions de grosses batteries, avec quoi va-t-on les *alimenter*? L'Allemagne vient fièrement de fermer ses centrales nucléaires et de dire vertueusement non au gaz russe. Non moins vertueusement, elle annonce compter sur le parc nucléaire français brinquebalant pour combler son déficit énergétique abyssal qui lui a fait retaper dare-dare toutes les vieilles centrales au charbon qu'elle a pu déterrer. A chaque vertu étalée répond son vice caché...

L'éolien? Il aura depuis longtemps défigurés nos plus beaux coins de nature et réduit tous les volatiles en viande hachée lorsque nous nous rendrons compte qu'il suffit tout juste à propulser les e-vélos et e-trotinettes. Les vrais croyants diront qu'on peut le compléter avec du solaire. Ceux-là, on les reconnaît aux panneaux photovoltaïques qu'ils ont vissés sur leur crâne.

Il se peut aussi que nos autorités aient un atout caché dans leur manche: par exemple, l'énergie universelle libre et gratuite annoncée par Tesla. A part cela, je ne vois qu'une source d'énergie sûre, que nos sages planificateurs auront certainement incluse dans l'équation.

C'est une énergie encore disponible, pas très propre mais le charbon encore moins, et qu'on peut acheter ailleurs qu'en Russie. Je veux parler du... pétrole! Les infrastructures sont quasi-prêtes. Il suffit de remplacer les raffineries actuelles par des centrales thermiques et de les connecter au réseau des stations-service. Nous aurons alors un parc de voitures électriques parfaitement viable roulant, de fait, au pétrole brut. On n'arrête pas le progrès!

C'est un peu paradoxal, mais je ne vois pas tellement d'autre manière d'animer à partir de 2035 un réseau étendu d'autoroutes en Suisse.

CODA

Avec les pénuries volontaires et involontaires qui menacent toute l'Europe, tout projet de développement des routes et de la circulation devrait être accompagné, ou plutôt précédé, d'une réflexion fondamentale sur l'énergie. L'absence de toute réflexion concrète en Suisse à ce propos a quelque chose de sidérant: comme si on avait affaire à des somnambules vivant encore dans les bienheureuses années 1960. Sans cela, nous ne ferons que construire un monument de béton à une prospérité depuis longtemps oubliée. Un peu comme les installations absurdes des vieux JO d'hiver, à Albertville et ailleurs...

- Fondé sur une chronique lue le 18 juin 2023 à l'émission *Les Beaux parleurs* de la radio suisse romande.

PASSAGER CLANDESTIN: Stany Mazurkewicz

Liège-Donetsk-Liège

NOTRE LECTEUR STANY MAZURKEWICZ NOUS A ENVOYÉ CE COMPTE RENDU D'UNE EXPÉDITION HUMANITAIRE DONT LES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN NE VONT PAS RENDRE COMPTE. IL S'EST RENDU DANS LE DONBASS EN MAI DERNIER ET CE VOYAGE, DIT-IL, L'A «TRANSFORMÉ À JAMAIS». NOUS PUBLIONS SON RÉCIT EN GUISE DE TÉMOIGNAGE SUR UNE TRAGÉDIE QUI DURE DEPUIS NEUF ANS MAINTENANT: LE BOMBARDEMENT CONTINU DES POPULATIONS CIVILES DU DONBASS PAR LES FORCES UKRAINIENNES, À L'AIDE D'ARMES FOURNIES PAR L'OCCIDENT. CE CRIME DE GUERRE PERMANENT EST UNE CAUSE PRIMORDIALE DE L'OPÉRATION MILITAIRE SPÉCIALE RUSSE. C'EST POURQUOI IL ÉTAIT IMPORTANT DE L'OCCULTER...

Le 11 mai tient lieu de fête nationale aux Républiques populaires de Donetsk et de Lougansk. On y commémore les référendums d'autonomie de 2014. C'est en ce même printemps 2014 que la guerre devait commencer pour ne plus s'arrêter. Ce 11 mai 2023, à Donetsk, toutes les festivités sont d'avance annulées, sans même qu'il y ait besoin de l'annoncer: c'est trop dangereux. De toute façon, les deux Républiques populaires n'existent plus, sur le papier du moins, étant toutes deux devenues Oblasts de la Fédération de Russie en septembre passé. Ce 11 mai 2023, c'est également la date à laquelle nous arrivons à Donetsk. Le destin a voulu que notre parcours soit ponctué de dates symboliques: départ de chez moi, à Liège, en Belgique, le premier mai, arrivée à Moscou le 9, arrivée à Donetsk le 11.

Notre convoi humanitaire est attendu. Devant l'entrepôt où nous devons décharger nos quelque sept tonnes de matériel se tient une quarantaine de personnes: journalistes, militaires, mais surtout des bénévoles qui, comme nous, essayent d'apporter à ceux dont les bombes bercent le



quotidien depuis neuf ans maintenant un rien de soulagement et de confort. Brutalement, c'est pourtant sur moi que s'abat un grand inconfort. Les dix jours de voyage parsemés de nuits blanches n'y sont plus pour grand-chose, le bonheur d'être arrivé se glace à la vue d'un des camarades qui nous accueillent: il lui manque le bras gauche. Mon russe est plus qu'aléatoire, mais ici je n'ai pas besoin qu'on me fasse un dessin pour comprendre qu'il s'agit d'un vétéran blessé au combat. Une question vient alors m'obséder, m'empêchant presque d'ouvrir la porte de ma vieille Fiat Punto: ai-je vraiment ma place ici, moi qui, par ma passivité et mes impôts, finance désormais directement les munitions qui ont coûté à cet

homme ses deux bras? Oui, les deux: je m'apercevrai en allant saluer ce père de famille de cinq ans mon cadet que son bras droit est une prothèse. Volontaire depuis 2014, Iouri a été blessé l'année passée, possiblement donc par un obus de calibre OTAN. Je harcèle alors Anna, sentant que je ne vais pas pouvoir m'expliquer comme je le veux en russe: «demande-leur par pitié ce qu'ils pensent de nous, Européens de l'Ouest, qui leur menons une guerre par procuration!» Un élément de réponse revient souvent dans la bouche de ceux avec qui nous discutons, Iouri y compris: nous sommes capables de faire la part des choses, il y a aussi des connards chez nous, et nous savons que tous les Européens de l'Ouest ne veulent pas notre mort, votre convoi en est la meilleure preuve. Me voilà apaisé, au cœur de cette ville où le bruit régulier des obus qui tombent en périphérie rend l'atmosphère irréaliste, tant la vie semble s'y dérouler normalement. Nous y passons trois jours.

J'ai mentionné Anna. Anna Novikova, celle à qui nous devons tout. Russo-française, elle a fondé S.O.S. Donbass l'année passée et organisé notre convoi. Je ne l'avais vue qu'une fois auparavant. 5000 kilomètres partagés m'ont permis de la connaître un peu mieux. Un modèle de courage, de persévérance et de sensibilité, certainement pas de fanatisme ou de nationalisme belliqueux. Elle est patriote comme on aime des parents qui nous ont aimés: naturellement. Mais nous autres, pourquoi nous sommes-nous embarqués dans cette galère? Nous autres, ce sont, en plus de moi, Michel, mon oncle,

chef cuisinier reconverti en chauffeur routier, belge descendant d'un Polonais de Galicie comme moi, et Marc, homme du Tarn, à qui appartient notre camion avec lequel il transporte habituellement animaux et foin. Ce serait trop long à expliquer, peut-être ne pouvons-nous d'ailleurs que très partiellement nous l'expliquer à nous-mêmes. Un point commun toutefois nous relie: nous savons que ce conflit a commencé en 2014, pas en 2022. Nous savons aussi qu'il ne concerne pas que la Russie et l'Ukraine.

À Donetsk, la question de l'appartenance à la Russie ne fait plus débat. Les combattants et les habitants ne se questionnent plus tant sur le pourquoi, mais sur le comment: comment repousser au plus vite la ligne de front qui borde la ville afin de la soulager, comment et jusqu'où exactement?

«Comment?», la question peut paraître absurde. Sur certains réseaux, on rencontre parfois la question qui résume cette absurdité: mais où est l'armée russe? Mon bref séjour dans le Donbass ne m'a guère fourni de réponse satisfaisante. En Russie, on n'a à aucun moment le sentiment d'être dans un pays en guerre, à Ivangorod, Saint-Pétersbourg et Moscou, la vie va tout à fait normalement. Nous avons croisé plus de convois militaires en Pologne et dans les pays baltes que de ce côté-ci de la frontière... Mais dans le Donbass, la question nous vient aussi.

Nous avons ravitaillé des combattants, qui tiennent un secteur entre Avdievka et Gorlovka. Une dizaine d'hommes nous accueillent calmement avec du jus de fruits. Celui qui

commande — pas besoin qu'il s'annonce pour le reconnaître — nous dit de faire attention: une femme a été tuée devant un immeuble 500 mètres en arrière. En passant, nous avons vu ces immeubles: les habitants circulaient, à pied ou en voiture, une dame promenait un enfant dans une poussette. Je ne peux m'empêcher de leur demander: qui êtes-vous? D'où venez-vous? Sur dix hommes, neuf sont des locaux qui se battent depuis 2014, le dernier un mobilisé de Russie. Il représente tout ce que nous verrons de l'armée russe, en plus de la police militaire surveillant la circulation aux grandes intersections. Bien sûr l'armée russe est à la manœuvre, partout, et à l'heure d'écrire ces lignes les combats s'intensifient de nouveau. Mais, sur cette portion du front, cette Troisième Guerre mondiale m'évoque plutôt le Front de l'Yser — statique, peu dense, encore «artisanal» côté belge (visitez si vous en avez l'occasion le Boyau de la mort à Dixmude) — que les grands carnages de Verdun.

Nous visitons encore un centre de revalidation pour civils et militaires, un manège, un refuge pour chiens et déjà il nous faut repartir. J'offre mon pull de l'armée belge aux commandants cosaques avec qui nous partageons notre dernier repas sur place, dérisoire cadeau d'adieu ou d'au revoir. Tant de risques et d'efforts pour sept tonnes de matériel seulement? Certains nous ont reproché le caractère dérisoire de notre entreprise. Mais, si cette histoire doit finir autrement qu'en apocalypse nucléaire, il faudra bien nous réconcilier avec les Russes. Notre espoir est que,

dans cette perspective, notre convoi ait formé un pont pas tout à fait insignifiant par-dessus le nouveau Mur qui divise l'Europe. Les médias russes ont parlé de nous. Les médias occidentaux, non.

ÉPILOGUE

Ce voyage de seize jours m'a transformé à jamais. Le retour à la vie d'avant (comme on disait en vocabulaire COVID) est pénible. Le premier juin, un mois jour pour jour après notre départ de Liège, je me rends sans joie à Bruxelles pour le travail. Gare du Midi, je me retrouve alors — croyez-le ou non; moi-même j'ai eu du mal à y croire — nez à nez avec BHL, dont les lunettes noires ne font que rendre plus reconnaissable encore la chemise blanche. Funeste présage? Nous verrons bien.

POST-SCRIPTUM DE LA RÉDACTION

Qui veut explorer au jour le jour cette «face cachée» de la guerre en Ukraine peut le faire grâce aux journalistes indépendants. On peut suivre les reportages d'Anne-Laure Bonnel, Éva Karene Bartlett, Christelle Néant (Donbass Insider), Graham Phillips, Patrick Lancaster, Alina Lipp. Ces journalistes d'origine française, britannique, américaine, allemande subissent de lourdes conséquences sociales, économiques et parfois juridiques dans leurs pays d'origine à cause de leur travail à rebours du récit officiel.

- Stany Mazurkewicz, citoyen belge, est docteur en philosophie.

TURBULENCES

**MARQUE-PAGES · La semaine
du 18 au 24 juin 2023**

**LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE
SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

Coïncidence. A peine avions-nous publié, avec toutes les réserves d'usage, le compte rendu d'Alexandra Klucznik-Schaller sur le documentaire de Patryk Vega, *Les yeux du Diable* («*Marcelina, ou le salut par le nom*», AP393), que Karl Zéro, comme s'il nous avait lus, annonçait... la diffusion du documentaire lui-même avec un sous-titrage français. Le trafic d'enfants-esclaves normalisé en Europe, tel que le dénonce le réalisateur polonais, est-il une fiction d'auteur ou une réalité criminelle? Chacun peut donc désormais juger sur pièces.

Twitterrific. Depuis qu'il a joué le rôle de Jésus dans le célèbre film de Mel Gibson, Jim Caviezel dit avoir trouvé la foi et consacré sa vie à suivre la Voie. Il vient de tourner *Sound of Freedom*, un film sur le trafic d'enfants, basé sur la biographie d'un ancien agent de la CIA qui avait fondé l'opération *Underground Railroad* afin de démanteler cette pieuvre mondiale. Elon Musk, qui appuie fortement cette initiative, a proposé que le film soit diffusé en streaming sur Twitter, soit gratuitement, soit sous abonnement, en s'engageant à ne prélever aucune marge sur l'opération. Il y a quelques semaines, Musk avait permis une opération semblable au film de Matt Walsh, *Qu'est-ce qu'une femme?* en recommandant à tous les parents de le voir. En 24 heures de diffusion gratuite, l'enquête assez surréaliste de Walsh avait dépassé les 170 millions de vues!

Incontournable. Liliane Held-Khawam mène depuis des années une enquête minutieuse sur les mécanismes de la concentration d'argent et de pouvoir à l'échelle globale. Elle n'aurait pu trouver

meilleur titre que *Dépossession* pour documenter ce pillage systématique et concerté de... tout ce que vous avez. Et elle offre désormais cet ouvrage essentiel en téléchargement libre sur son site. Lorsque vous y serez, ne manquez pas non plus de lire son article sur la «vile poussière intelligente» dont le règne avait été prophétisé par Julian Assange lors de son ultime conférence publique.

Ce qu'il a dit. On peut détester Vladimir Poutine, mais il vaut mieux savoir ce qu'il pense et qu'il dit. Cette semaine, au Forum économique de Saint-Pétersbourg, le président russe a fait une série de déclarations importantes que la presse de grand chemin occidentale a ignorées ou grossièrement déformées. Jacques Sapir nous en propose un résumé concis et utile.

Populaire, parce qu'innocent! Depuis qu'il a quitté Fox News, Tucker Carlson se déchaîne. Son apologie de Robert F. Kennedy Jr. est un grand moment de journalisme civique. Jamais, nous dit-il, un candidat à la présidence américaine n'avait été attaqué aussi brutalement, aussi perfidement dès l'annonce de sa candidature. Péonia, sur Twitter, nous offre une traduction française de cet aperçu essentiel du climat d'avant-guerre civile américain.

Rebelle. Barbara Stiegler ne manifeste pas seulement une ressemblance physique avec Keith Richards. Elle est elle aussi engagée corps et âme derrière sa musique (intellectuelle bien sûr). Sans compter ce sens inné de la ligne mélodique qui tue, simple en apparence, mais impossible à reproduire. Cette interview de la philosophe dans *L'Humanité* est à lire comme un manifeste contre la violence censure et le mensonge, qui sont les trois mammelles (monstrueuses) du néolibéralisme en «phase terminale».

Torquemadame. La censure est décidément une obsession chez les journalistes de grand chemin. Anne-Sophie Lapix, sur France 2, a essayé de rallier Elon Musk à ses «valeurs» inquisitoriales. Elle a manqué du même coup une belle occasion de se taire: le patron de Twitter l'a remise en place avec un bon sens glacial. Une interview à savourer.

«Où l'on s'arrête, sinon? Si vous n'aimez pas quelque chose et que vous le censu-

rez, tôt ou tard, ce sera vous qui serez censurée!»

Couperin! Qui a dit que la musique se perd? Le clavecin de Jean Rondeau et le luth Thomas Dunford chantent les «Bari-cades mystérieuses» de Couperin avec un élan tout intérieur et nous élèvent dans une méditation céleste. Accordez-vous trois minutes pour ce bain d'éternité avec deux jeunes interprètes manifestement habités.

Pain de méninges

QU'EST-CE QUE LA CULTURE?

La culture, ce n'est pas avoir le cerveau farci de dates, de noms ou de chiffres, c'est la qualité du jugement, l'exigence logique, l'appétit de la preuve, la notion de la complexité des choses et de l'aridité des problèmes. C'est l'habitude du doute, le discernement dans la méfiance, la modestie d'opinion, la patience d'ignorer, la certitude qu'on n'a jamais tout le vrai en partage; c'est avoir l'esprit ferme sans l'avoir rigide, c'est être armé contre le flou et aussi contre la fausse précision, c'est refuser tous les fanatismes et jusqu'à ceux qui s'autorisent de la raison. C'est suspecter les dogmatismes officiels, mais sans profit pour les charlatans, c'est révéler le génie, mais sans en faire une idole, c'est toujours préférer ce qui est à ce qu'on préférerait qui fût.

— Jean Rostand.

LE CHEVAL IMMOBILE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

